Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 68 (1932)

Heft: 6

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LXVIIIe ANNÉE
N° 6

12 MARS
1932

L'ÉDUCATEUR

DIEU HUMANITÉ PATRIE

SOMMAIRE : CHARLES BAUDOUIN : *Qu'est-ce qu'un complexe ? (fin).* — Dr FRANKEN : *La leçon de santé.* — LES MÉTHODES : FERNAND DUBOIS : *A propos des centres d'intérêts.* — PARTIE PRATIQUE : CH. SX. : *Court résumé d'une étude sur les métiers, d'après la méthode des centres d'intérêt.* — R. BERGER : *Une leçon de dessin : la mosaïque.* — *Le dessin dicté.* — CH. VIGNIER : *Les degrés de signification.* — LES LIVRES.

QU'EST-CE QU'UN COMPLEXE ?

A propos de l'article de M. F. Béguin *(fin)*. [1]

Si nous demandons en quoi la théorie du complexe se distingue de la théorie de « l'association des idées » de l'ancienne psychologie, il nous apparaîtra d'abord qu'elle s'est mise au courant. La psychologie moderne a cessé de rechercher son élément, son atome, dans les « idées » ; elle a de bonnes raisons pour partir d'éléments actifs, de « *tendances* ». Aussi le complexe se définira-t-il plus justement, en dernier ressort, comme « association de tendances » que comme « association d'idées ». Les associations des « idées », des images, des représentations dans le rêve, la rêverie ou le libre bavardage nous apparaissent donc comme des révélateurs d'associations plus profondes entre des tendances, « la projection — ai-je dit quelque part — du dynamisme de la tendance sur le plan statique de l'image, comme sur un écran. »

En second lieu, — et ce point touche au précédent — la psychologie du complexe, étant de l'ordre de l'activité, incitera plus que ne le faisait l'ancien associationnisme — trop statique, — à des considérations *énergétiques*. Le complexe nous apparaît comme un réseau, où l'énergie psychologique circule sans cesse, — avec des blocages, des fuites, des accumulations — selon des lois que l'on commence d'entrevoir et que j'ai essayé d'exposer dans *Mobilisation de l'Energie.*[2] Ainsi les phobies sont un exemple typique

[1] Voir *Educateur* n° 5.
[2] M. Ed. Claparède a donné récemment de ce livre, dans le *Journal de Genève*, un excellent commentaire (reproduit par la revue *Action et Pensée*, Genève numéro de février 1932).

de congestion de l'énergie sur un point du réseau. Pourquoi cette peur véhémente à l'égard d'un hanneton inoffensif ? Parce que cet animal, qui n'en peut mais, est associé (ou « forme complexe ») avec de tout autres éléments affectés d'une émotion intense, mais qui n'a pu se décharger, et se décharge moins contre le hanneton, qu'*à propos* de lui. (Pourquoi la réaction violente de M. Béguin « à propos » de mon livre ? Pour une raison sans doute analogue.)

En troisième lieu, la théorie du complexe ajoute à l'ancien associationnisme, en ce qu'elle fait appel au *subconscient, ou inconscient,* que M. Béguin veut bien admettre aussi, comme une des données valables de la psychanalyse. Certains éléments du complexe échappent à la conscience ; leur lien surtout n'est pas perçu par elle ; c'est pourquoi il importe d'avoir une méthode d'exploration. Mais redisons à M. Béguin de prendre garde : Si, après l'association, il nous accorde aussi le subconscient, il est tout près d'être d'accord avec nous. Il lui suffirait peut-être, pour l'être vraiment, de se mettre à l'œuvre, d'appliquer correctement notre méthode d'associations pour l'exploration du subconscient, non certes en amateur, mais d'une manière durable et après avoir subi la psychanalyse didactique indispensable, et il enregistrerait sans doute des associations et des complexes fort analogues à ceux que nous avons rencontrés.

Mais ici nous arrivons à un quatrième et dernier point, — le plus grave peut-être,— sur lequel la théorie des complexes dépasse l'associationnisme : L'associationnisme ne parlait guère qu'*en droit ;* il admettait que l'esprit humain doit se construire sur des « associations d'idées », mais il ne pouvait dire quelles étaient, *en fait,* ces associations. L'originalité de la psychanalyse c'est bien de pouvoir, grâce à sa connaissance de l'inconscient et à sa méthode d'exploration, reconnaître quelques systèmes associatifs concrets ; c'est de pouvoir dire : ceci est associé avec ceci et cela, en fait, chez cette personne en particulier, ou chez les divers sujets en général. La psychanalyse a commencé de remplir les cadres que l'associationnisme s'était contenté de tracer.

Voilà ce qu'on ne lui pardonnera pas de si tôt ! Et cela pour une raison très compréhensible et dont la compréhension nous doit inspirer beaucoup d'indulgence à l'égard de nos contradicteurs les plus injustes et les plus acerbes. Les investigations de la psychanalyse nous ont révélé que les « idées » étaient associées d'une manière que nous ne pouvions prévoir, et qui se joue de nos goûts hiérarchiques ; nous avons dû reconnaître que les « idées » ont de

drôles d'idées, qu'elles sont personnes fort originales, fantasques et mal élevées, et que les plus nobles, celles dont nous n'aurions jamais cru cela, ont de fort mauvaises fréquentations. Nous leur avions préparé toute une pyramide de castes bien ordonnées, et voilà que les idées-brahmanes fraternisent effrontément avec les idées intouchables. C'est là, cher Monsieur, ce qui vous « scandalise ». Croyez bien que nous en avons été choqués avant vous (car nous ne fûmes pas nécessairement « portés de ce côté-là », comme vous le dites en termes galants). Mais il a fallu nous rendre à l'évidence.

Au reste, nous avions tort d'être choqués. Lorsque l'on constate qu'un sentiment esthétique est intimement lié avec un érotisme latent; que sous l'ascétisme il y a de la cruauté, etc., le premier mouvement est de penser que l'état supérieur est compromis et comme souillé par son association avec l'inférieur. Mais il serait aussi logique de raisonner dans le sens inverse. Et il est permis d'admirer une organisation, qui, établissant des liens, entre les éléments inférieurs et supérieurs de notre nature, permet seule — si l'on y réfléchit — à l'énergie des premiers de se communiquer et de passer aux seconds (les complexes étant les réseaux *conducteurs* de l'énergie). C'est par là, et par là seulement, que tout progrès, toute sublimation est possible. Et puisque la sublimation est encore une idée psychanalytique que M. Béguin admet, je crois bien, pour finir, qu'il n'est plus nécessaire de le mettre en garde, et qu'il est tout près d'être perdu, si adhésion à nos doctrines signifie perdition.

Oui, *tout* complexe important contient des éléments instinctifs bruts, *entre autres* des éléments sexuels, à côté de multiples éléments différents. J'ai suffisamment exposé dans l'*introduction* de mon livre (p. 13-14) ces rapports des complexes et des instincts, pour n'y pas revenir. Lors donc que nous rattachons un fait à un complexe, nous ne prétendons pas expliquer ce fait par des éléments sexuels — mais par tout un ensemble d'éléments associés, parmi lesquels, *aussi*, certains éléments sexuels. Et situer le fait dans cet ensemble, ce n'est aucunement nier ses rapports plus immédiats avec un contexte plus proche, d'observation banale. M. Béguin écrit : « Je m'imaginais que des réponses de ce genre (fillettes qui voudraient être garçons) s'expliqueraient assez bien par les petits avantages que nos garçons ont su conquérir dès l'âge scolaire... Je pensais à une aspiration vers l'affranchissement. Pour M. Bau-

douin, c'est le complexe qui est là-dessous ». Mais certainement, cela s'explique très bien par les raisons invoquées par M. Béguin ; qui songe à le nier ? Nous constatons seulement qu'*en fait* ces raisons sont liées à tout un système associatif dont on ne peut faire abstraction ; elles font partie d'un complexe qui les déborde.[1] Notre critique raisonne comme le ferait l'homme fruste qui, ignorant de toute science, entendrait discuter de la chute des corps et hausserait les épaules, disant : « On sait bien qu'ils tombent parce qu'ils sont en l'air » et se gausserait de Newton et de la pesanteur. Cet homme n'a pas tort : les corps tombent parce qu'ils sont en l'air ; mais il a tort de penser que cela épuise l'explication. De même celui qui à la question « Pourquoi le feu brûle-t-il ? » répondrait : « Dame, parce qu'il est chaud » n'aurait pas tort et ferait preuve de ce « bon-sens » que M. Béguin nous oppose avec une légitime conviction ; mais il aurait tort de railler le physiologiste qui voudrait expliquer, en détail, l'action du feu sur les tissus vivants, et qui n'en aurait pas fini de si tôt.

Nos deux personnages sont, certes, des hommes de bon sens, et peuvent être par surcroît de braves gens, intelligents et pleins de qualités ; mais le certain c'est qu'ils n'ont aucune idée, l'un de la physique, l'autre de la physiologie. Je ne voudrais pas blesser mon contradicteur en lui disant qu'il n'a pas, quant à lui, une idée beaucoup plus précise de ce qu'est la psychanalyse. C'est parfaitement son droit que de l'ignorer. Mais ce serait peut-être le nôtre que de demander, en ce cas, un peu moins d'assurance dans la critique et dans la boutade, un peu plus de respect pour le travail d'autrui.

Cette réserve serait, elle aussi, toute méthodique et prudence scientifique. Mais puisque, pour finir, il est question de science, et que M. Béguin rappelle avec raison que « travailler à la science, c'est se résigner devant les faits, leur sacrifier les dogmes les plus confortables », nous pouvons l'assurer que nulle part peut-être

[1] M. Béguin critique longuement l'enquête scolaire relative à ce complexe de Diane. Il s'attaque là à une partie très accessoire du livre. Je ne prétends par cette enquête rien démontrer que l'investigation psychanalytique n'aurait pas découvert d'autre part. L'enquête, en effet, ne touche guère qu'aux éléments conscients. J'ai seulement voulu montrer que, *même dans le conscient* et par d'autres méthodes que l'analyse, on peut voir quelques affleurements de ce que nous constatons beaucoup plus nettement dans l'inconscient. Je suis prêt à reconnaître que cette enquête, comme telle, est insuffisante. Il vaudrait la peine de la poursuivre en employant toujours la formule de Pipal. (Traitez le sujet : « Si j'étais garçon ? » « Si j'étais fille » ?) et non pas en posant la question directe : « Préférez-vous être garçon ou fille ? »

autant que dans notre champ de recherches, on n'est appelé à pratiquer cette résignation et ce sacrifice. Nulle part on ne rencontre plus de faits qui heurtent nos goûts, nos désirs, nos habitudes de pensée, et — ce qui est plus grave — de sentir. Nous sommes plus d'un qui avons débuté en psychananlyse avec l'intention d'en examiner sans parti pris les données, mais non sans la secrète conviction de voir nos recherches infirmer les assertions, au premier abord déconcertantes, de Freud. Si, par la suite, et en avançant pas à pas, nous avons été souvent forcés de lui donner raison, et de reconnaître que la nature humaine ne répondait pas aux vœux d'un optimisme d'églogue, cette découverte, soyez-en sûr, ne fut pas toujours « confortable », ni joyeuse — sinon de cette joie sévère que comporte un acte de probité intellectuelle.

Janvier 1932. Charles BAUDOUIN.

LA LEÇON DE SANTÉ A L'ÉCOLE

On a beaucoup travaillé pour amener l'adulte à s'intéresser à la santé de l'enfant. Quantitativement — si je puis m'exprimer ainsi — on y est parvenu, mais qualitativement ? C'est là le nœud de la question, car il y a d'énormes forces affectives perdues par un mauvais aiguillage dans cette voie. On a fait sans doute beaucoup déjà. Qu'il suffise de citer le grand effort que représente dans le canton de Vaud l'organisation de l'assurance infantile, sacrifice considérable consenti par les adultes pour le bien des enfants. Oeuvre admirable comme aide aux malades, mais qui demande à être complétée par la leçon aux bien portants.

La valeur de cette leçon dépendra de deux éléments : de la mentalité des parents et de celle du personnel enseignant.

On a beaucoup parlé de l'influence de l'hérédité sur l'enfant. Celle de l'éducation première est au moins aussi importante. L'adulte inculque à l'enfant ses phobies, ses craintes, ses faiblesses, il lui donne ses habitudes premières qu'il aura peine à changer par la suite. Combien en avons-nous vus, de ces bébés mal élevés, bébés à sucette, enfants « nerveux », enfants dont on parle devant eux, enfants prétentieux ou craintifs, préoccupés d'eux-mêmes, en tout cas futurs mécontents ou névropathes !

Le maître d'école et le médecin réunis ne sauraient faire d'un enfant mal élevé un enfant sain.

A côté des parents indifférents en matière d'hygiène, nous voyons ceux dont la sollicitude est faite de choses négatives : c'est le système des précautions de toutes sortes ; autant de suggestions qui rendent l'enfant réceptif au mal qu'on veut lui éviter. On le couvre de camisoles, de foulards, de manteaux, les recommandations pleuvent : « Mets-toi au chaud, prends garde aux courants d'air ou tu vas attraper une bronchite. Ne va pas au soleil, tu attraperas un coup de soleil. Ne t'approche pas de ce camarade enrhumé, tu prendras son rhume. N'aie pas froid aux pieds ou tu mouilleras ton lit. Ne grimpe pas sur cet arbre, tu tomberas», etc., etc., etc., toutes choses qui ne manquent pas

de se réaliser. (Lire Baudin, *Auto-suggestion*, pour en comprendre le mécanisme.)

Malgré ce terrain trop souvent difficile, ingrat, l'école peut faire beaucoup. *Elle a sur la famille l'avantage du recul, du nombre et de l'impartialité.*

Pour changer l'habitude prise, il faut sortir l'enfant du milieu qui la lui a fait prendre : c'est l'avantage du recul.

Pour diminuer la préoccupation du « petit moi », il n'est rien de tel que le sentiment d'être un enfant parmi beaucoup d'autres enfants dont la santé est aussi importante que la sienne : c'est l'avantage du nombre.

Enfin, l'instituteur a l'avantage sur les parents de n'être pas aveuglé par la vanité paternelle.

Le Dr Rollier disait que ce seraient peut-être les descendants des tuberculeux qui seraient un jour plus robustes ; sachant le prix de la santé, ils l'auraient retrouvée par l'hygiène. Dans le personnel enseignant, nous pourrions faire une remarque analogue : ce sont ceux d'entre les maîtres qui ont eu à batailler pour leur propre compte avec la maladie qui s'intéressent le plus à la santé de leurs élèves. C'est pourquoi, après élimination rigoureuse de tous les tuberculeux contagieux, ne faudrait-il pas exclure de l'enseignement tous les maîtres de santé délicate. C'est un paradoxe, semble-t-il, mais la vérité est ici encore dans un équilibre de principes opposés.

La spécialisation extrême dans le personnel enseignant est aussi chose regrettable : *il faudrait que les intellectuels soient un peu plus gymnastes et les gymnastes un peu plus intellectuels.* L'esprit et le corps en bénéficieraient tous deux. En cela, l'école primaire a un avantage certain sur l'école secondaire.

La leçon d'hygiène que le maître a prise, peut-être à travers la maladie, il faudra qu'il la communique à ses élèves comme une leçon de santé, toute positive. *Il faudra qu'elle ne soit inscrite nulle part au tableau des leçons, mais qu'elle surgisse dans toutes.* Cette leçon d'hygiène, il faut qu'elle lui échappe, qu'il ne puisse la retenir. Pour cela, il faut qu'il la vive dans sa propre vie : qu'il dorme avec sa fenêtre ouverte, qu'il se lave tout le corps à l'eau froide, qu'il fasse sa gymnastique. Qu'il la fasse d'après le système Muller, qu'il soit disciple de M. Hartmann ou de M. Messerli, qu'il suive le manuel de gymnastique ou s'en écarte, là n'est pas l'important. Il faut qu'il ait le feu sacré. Il faut qu'il ait l'ardent désir de faire de tous ses élèves des êtres vigoureux, au corps sain, souple, obéissant. Et ce ne sera pas en les tenant constamment enfermés et immobiles devant lui qu'il y parviendra, tout comme il ne pourra pas s'intéresser au développement physique de ses élèves s'il ne voit jamais leur corps. Comment veut-on qu'il en suive les progrès sous les vêtements qui les cachent ? J'admire en vérité la foi aveugle et la persévérance de ceux qui ont travaillé pendant toute la scolarité au développement d'un thorax qu'ils n'ont jamais vu.

Donc, que l'instituteur sorte ses élèves. Que pendant les beaux après-midi d'été, l'école se fasse dehors, dans un pré, au bord d'un ruisseau ou du lac. Que les enfants soient tous en caleçon de bain, garçons et filles (nous parlons d'enfants jusqu'à 12 ans). Qu'ils ressentent l'allégresse extraordinaire de sauter, de courir, de grimper, nus, souples, légers, la peau caressée par le vent, brunie, par le soleil, rafraîchie ensuite par l'eau du ruisseau. L'air, le soleil, l'eau froide, toutes ces choses qu'on lui apprenait à craindre comme des ennemis, il verra

que ce sont des amis, au contraire. Il en aura senti le bienfait par tous les sens et les recherchera toute sa vie. *La leçon d'hygiène lui sera entrée par la peau et non par les oreilles : il risque de ne plus l'oublier.*

Et ce n'est pas seulement au physique que « l'école au soleil » — pour adopter le terme du Dr Rollier — enrichit la vie de l'élève. Au point de vue de l'éducation du caractère, de l'enseignement, il n'a qu'à y gagner.

En plein air, au milieu de ses élèves en mouvement, actifs, le maître a des occasions d'observer les différents caractères, occasion qu'il n'aurait pas devant sa classe immobile et passive. Dans les jeux, il interviendra s'il le faut à propos d'une colère, d'une bouderie, d'une tricherie. Ce sera de la morale pratique et non plus théorique. Il connaîtra plus les enfants, donc les aimera mieux.

En matière d'enseignement, nous avons lu que certains instituteurs parmi les pionniers, apôtres de la méthode active, demandent à l'appliquer en plein air, la nature seule offrant matière assez riche à un enseignement toujours renouvelé. Or, partant du point de vue de la santé, nous voyons les meilleurs maîtres, une fois leur classe dehors, aboutir à l'école active.

L'école au soleil réalise donc cette heureuse synthèse : le médecin et l'éducation se tendant la main, pour le plus grand bien de l'enfant.

Terminons par ce vœu, que l'on ne saurait trop répéter à propos de toute question d'hygiène infantile : *la prophylaxie doit tendre à devenir inconsciente ;* elle doit donner des habitudes saines pour affranchir l'esprit et non pour l'enchaîner aux petits soins du corps.

En ce faisant, la leçon de santé contribuera à rendre l'homme, selon le mot de Vinet, « maître de lui afin qu'il soit mieux le serviteur de tous ».

Dr FRANKEN,
médecin à Begnins (Vaud).

LES MÉTHODES

ENCORE LES CENTRES D'INTERET VUS DE BELGIQUE

Nous avons reçu la lettre suivante, que nous sommes heureux de publier :

Forest-Bruxelles, le 28 février 1923.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu, avec grand « intérêt », les deux articles de l'*Educateur* d'hier sur la question des centres d'intérêt et j'y ai retrouvé l'essentiel de ce qu'on peut dire de faux et de juste à ce sujet. J'ai admiré la réponse courtoise et ferme de Mme Passello et je n'ai rien à y ajouter. Mme Passello a pratiqué et réussi : c'est le meilleur des arguments.

Je vous écris parce que je crains que vos lecteurs suisses ne se figurent que tous les éducateurs bruxellois et belges pensent comme M. Jules Dartevelle.

Il n'en est rien, et l'éducation nouvelle réalise en Belgique, comme ailleurs des progrès rapides.

Je connais pour ma part une soixantaine d'instituteurs et d'institutrices belges qui pratiquent, depuis plusieurs années, la méthode des centres d'intérêt et qui obtiennent des résultats qu'ils n'osaient pas espérer. J'en connais qui

ne veulent pas, qui n'osent pas ou qui ne savent pas l'essayer : ceux-là se plaignent d'être considérés comme des « fossiles » et des « tardigrades ». Ils ne s'en portent pas plus mal. Ceux qu'il faut plaindre, ce sont les écoliers astreints à suivre une voie opposée à celle de leurs « intérêts ».

Je puis vous affirmer sur l'honneur que l'emploi d'un centre ne coûte jamais dix francs par tête d'élève. S'il s'agit par exemple des fruits, on en trouve dans le jardin de l'école et dans la forêt. Si la forêt n'est pas accessible, s'il n'y a pas de jardins scolaires, on choisit d'autres centres, voilà tout, ou bien on se contente de quesques fruits peu coûteux. Ainsi, on néglige... l'ananas ! La réponse de M. Jules Dartevelle est amusante comme une pièce de Molière et elle va bien divertir nos fervents praticiens des centres.

La discussion au sujet des colliers et des chaînes de figues et de châtaignes, de la vente au verre ou en cornet des arachides, etc., etc., prouve qu'il est dangereux de développer longuement dans une revue les diverses opérations réalisées à propos d'un centre. Les lecteurs non avertis et ceux qui ne peuvent pas comprendre se figurent qu'ils doivent effectuer les mêmes exercices. Or, le déroulement du travail diffère selon mille circonstances de *milieu*, de tempérament, de dispositions momentanées, de besoins individuels, etc.

M. Poriniot, dans sa méthode de français, demande qu'on fasse précéder les leçons de rédaction d'un exercice de vocabulaire se rapportant au sujet à traiter. Il avait un jour, dans une conférence, développé, en guise d'exemple, les différents travaux qui, selon lui, devraient préparer la description écrite de : « Une allumette flambe ». Il avait, devant son auditoire, allumé plusieurs allumettes et avait recherché tous les mots qui peuvent être trouvés à ce propos. Et il avait écrit au tableau : flamme, sinueuse, recroquevillé, orangé, etc. Comme il déposait le bois recroquevillé dans un cendrier, il avait écrit aussi : « porcelaine de Chine ».

Quelques jours après, en passant dans une classe, je trouvai ces mêmes mots : porcelaine de Chine, dans tous les cahiers des élèves. La maîtresse avait reproduit la leçon : « Une allumette flambe ». Malheureusement, elle ne possédait pas de cendrier en porcelaine de Chine. Toutefois, elle avait cru indispensable de fournir ces mots, comme l'avait fait M. Poriniot.

M. Dartevelle n'est pas tombé dans ce travers et il faut l'en féliciter. Mais de là à prétendre que la méthode de notre collègue suisse est ennuyeuse, superficielle, chaotique, lente, fantaisiste, « stratosphérique », il y a un abîme de... « prétentions ». Nous en restons un peu confus.

Croyez, Monsieur le Directeur, à mes sentiments les meilleurs.

Fernand Dubois, inspecteur primaire,
Forest-Bruxelles.

PARTIE PRATIQUE

COURT RÉSUMÉ

d'une étude sur les métiers, d'après la méthode des centres d'intérêt.

Ce sujet est un de ceux qui intéressent le plus les enfants, puisqu'ils savent que, dans quelques années, ils seront appelés à se choisir une carrière, et que plusieurs d'entre eux ont déjà des idées très arrêtées sur ce point.

Nous avons demandé à chaque élève d'écrire l'adresse complète de son père, en indiquant la profession de celui-ci; chaque élève était également prié

d'indiquer ce qu'il compte faire plus tard. Ces noms nous ont donné une base concrète utile pour nos leçons.

Nous faisons deux classes de travailleurs, les travailleurs de l'esprit, si l'on peut s'exprimer ainsi, et les travailleurs manuels, et expliquons la différence entre métier, occupation, profession, vocation.

Les travailleurs qui obéissent : apprentis, ouvriers ; ceux qui commandent : directeurs, patrons, contremaîtres. Où travaille-t-on ? Bureau, atelier, chantier, usine, etc. Quels bruits y entend-on ?

Cherchons quels sont les ouvriers de l'alimentation, du logement, ceux qui travaillent les métaux, le bois, les étoffes, le papier.

Ceux qui travaillent assis, debout, en marchant, dehors, dedans. Ceux qui travaillent de nuit : garde-police, gendarmes, chauffeurs, agents de la Sécuritas.

Dangers des métiers : chutes d'échafaudage, éboulements dans les mines, accidents de machines, etc.

La rétribution des métiers : la paye, différence entre les salaires d'aujourd'hui et ceux d'autrefois. Pourquoi ? Insister sur la nécessité du travail, il faut aimer, non seulement le travail, mais surtout *son* travail et le faire avec amour et conscience. Parler des chômeurs et de la crise actuelle. Faire admirer aux enfants le travail des machines, des animaux, des insectes, des abeilles, se pencher sur la merveille qu'est une fourmilière. Insister sur le fait que le travail doit être méthodique et soutenu.

Vocabulaire : *un garçon peut-être* laitier, boucher, cordonnier, charcutier employé de bureau, etc. Une fille peut être lingère, couturière, blanchisseuse, modiste, cuisinière, etc.

Les outils : les vis, les clous, les scies, les rabots, les tenailles, les pelles, etc.

Les matières employées : le cuir, la toile, le bois, le vernis, le feutre, la paille, etc.

Les verbes : clouer, visser, raboter, scier, compter, etc.

Les qualificatifs : lisse, mince, épais, droit, dur, mou, élastique, etc.

Celui qui surveille peut être : dur, sévère, juste, injuste, exigeant.

Celui qui travaille doit être exact, attentif, soigneux, obéissant, etc.

Les adverbes : le marteau appuie *lourdement* sur le clou, la charrue s'enfonce *profondément* dans la terre, etc.

Lecture : L'apprenti mécanicien. Le travail au moulin. Le menuisier. Chez le tailleur, etc.

Ces lectures sont prises dans différentes publications, arrangées, ou simplifiées selon les besoins de la cause, elles sont écrites au tableau noir. Tapées ensuite à la machine par des personnes bienveillantes, elles se collent sur des cartons et deviennent matériel de classe.

Cela nous mènerait trop loin d'entrer dans le détail des exercices d'invention, d'orthographe, de grammaire qui ont découlé de cette étude sur les métiers. Il en est de même pour le calcul oral ou écrit.

Nous avons appris également la poésie de Jean Aicard sur les métiers, chantée et mimée avec entrain : « La ronde du bûcheron » (éducation enfantine, 1925), écouté le récit des « dix doigts de Marguerite » et dessiné ou découpé différents outils.

Des visites intéressantes chez un menuisier, un serrurier et un boulanger nous ont permis de voir en action des machines très différentes les unes des autres.

J'ai été très frappé de voir que les fillettes s'intéressaient à ces machines pour le moins autant que les garçons et que, plus que ceux-ci, elles en admiraient la précision et l'ingéniosité. Peut-être la visite au boulanger fut-elle la plus aimée... peut-être cela tient-il à la générosité de celui-ci !!

CH. SX.

UNE LEÇON DE DESSIN : LA MOSAIQUE

Il est peu d'exercices qui suscitent un intérêt aussi grand chez les élèves, même chez les moins doués en dessin. Cet engouement assez curieux semble corroborer les théories de Maria Montessori sur le *jeu comme facteur de l'éducation*. La confection d'une mosaïque qui exerce la patience autant que le sens artistique de l'enfant apparaît en effet à celui-ci comme une sorte de jeu. Elle lui permet de créer quelque chose de « joli » par ses seules ressources, sans que le maître intervienne à tout moment pour « corriger » le travail. Mais, pour résussir, la leçon doit être bien préparée ; l'enfant doit connaître toutes les erreurs à éviter, les corrections n'étant plus possibles après coup.

Matériel.

Une feuille de papier assez fort pour supporter le collage sans se gondoler. Le carton gris est à préférer ; sinon du simple papier épais d'emballage. La teinte qui convient le mieux est le gris, puisque c'est la couleur du ciment qui apparaît entre les morceaux de mosaïque. — Colle d'amidon — Papiers de couleur glacés ou mats.

Explications à donner aux élèves.

La mosaïque est une peinture composée de petites pierres de couleurs diverses. Très en vogue dans l'antiquité, l'art de la mosaïque a été négligé depuis la Renaissance jusqu'à nos jours où il a repris beaucoup de faveur. La mosaïque a un avantage énorme sur les autres procédés : sa solidité. On a dit que c'était la peinture *la plus durable* que l'on ait inventée ; elle résiste en effet au temps, à la chaleur (donc à l'incendie) et au gel. Les mosaïques romaines ou grecques que l'on retrouve un peu partout (Boscéaz près d'Orbe, Avenches, etc.) nous apparaissent, après une séjour de près de 2000 ans sous terre, aussi fraîches qu'au premier jour. Le seul tableau grec qui soit parvenu jusqu'à nous est une mosaïque, *La bataille d'Arbelles*, trouvée à Pompéï, en 1831, en présence de Gœthe. Les mosaïques servent à orner tantôt des murs (revêtements), tantôt le sol (pavements). Elles utilisent toutes les pierres colorées ainsi que les *pâtes de verre* et même les feuilles d'or.

Pour composer une mosaïque, le peintre mosaïste est obligé d'avoir sous les yeux la décoration à exécuter, un *carton*. Les petites pierres ou verres colorés qu'il emploie sont placés, d'après leur nuance, dans des paniers où il puise suivant la couleur et la forme dont il a besoin. Chaque pierre est trempée dans un mortier liquide qui réunit solidement toute la composition et qui apparaît entre les éléments quand l'ouvrage est terminé.

Chaque élève agira comme le mosaïste, les pierres étant remplacées par des petits carrés de papier coloré et le ciment par de la colle d'amidon.

Le maître ou les élèves ayant collectionné des papiers de couleur, ceux-ci

seront coupés en petits carrés de 8 à 10 mm. de côté. Il n'est pas nécessaire de préparer beaucoup de couleurs ; trois ou quatre tons suffisent ; mais on fera bien de les classer dans des petits cartons à compartiments qu'on peut très facilement se procurer dans un magasin quelconque.

Il faut aussi prévoir le cas où des élèves n'auront pas réussi à trouver ce petit matériel (indigents) qu'on n'est pas en droit d'exiger. Le plus simple pour le maître est d'en avoir toujours en réserve ; aucun papier de couleur ne doit être jeté, pas même les couvertures bleues des vieux cahiers qui fourniront une couleur essentielle. Les *serpentins*, utilisés dans les fêtes, ne doivent pas être oubliés non plus.

Comment couper rapidement nos petits carrés ? Voici le moyen le plus rapide : on superpose 4 ou 5 feuilles (ou on en plie une en 2 ou 3), on coupe des bandes de 1 cm. de large, mais pas jusqu'au bout, de façon que plusieurs bandes tiennent encore par une extrémité. Ensuite on coupe transversalement d'un seul coup de ciseaux toute la largeur des bandes, ce qui donnera chaque fois un très grand nombre de carrés de 1 cm. de côté. Il n'est pas nécessaire que tous les morceaux soient parfaitement carrés, de même que les pierres du mosaïste ne sont jamais parfaitement régulières.

On s'étonnera peut-être de nous voir expliquer tout au long ces petits « trucs » techniques. Dans l'*Educateur* du 8 novembre 1930 (p. 330), nous lisons que « la pédagogie est par excellence l'art des petits trucs au service des grandes directives. Chaque éducateur en possède pour son enseignement des mathématiques, de la grammaire, etc. Il doit en avoir aussi pour le dessin »

Très juste. (Nous n'avons donc pas besoin de nous excuser. Et voici encore un autre petit truc. Quand, lors du collage, les carrés viennent se placer en une courbe prononcée (voir lettre F),[1] il reste entre eux des petits triangles qui font très mauvais effet. C'est pourquoi il faudra aussi préparer des petits trapèzes (comme en G) qui permettront de suivre les petits arcs de cercle en conservant des *joints* de même largeur Ces trapèzes s'obtiendront très facilement en recoupant les bandes non pas à angle droit, mais en *biais*, alternativement d'un côté et de l'autre.

Le dessin.

Les morceaux de papier étant prêts, le maître fait dessiner sur une feuille de préférence grise (pour avoir le ton du ciment entre les joints) un motif quelconque *traité décorativement :* silhouette d'animal, fleuron, etc. Aucun détail ne sera admis, car on ne pourrait le conserver dans la mosaïque. Plus le motif sera grand, plus il sera facile à traiter. Il n'y a aucun inconvénient à laisser les élèves s'inspirer d'un modèle lithographié (les collections des *Dessins joyeux*, rendont ici un grand service) puisque l'interprétation en mosaïque les obligera par ailleurs à un effort personnel et original bien suffisant.

Le collage.

Le maître distribue dans des godets placés sur chaque table un peu de colle d'amidon. En coller chaque petit carré en le retournant serait un travail bien inutile. Voici un moyen plus rapide : on encolle avec un pinceau à aquarelle la petite surface de la feuille de papier grise que l'on se propose de traiter en

[1] Voir cliché.

mosaïque. Ce serait une erreur d'encoller une trop grande surface, qui sècherait et se gondolerait avant d'être recouverte.

Le morcellement du décor diminue toujours un peu la lisibilité du motif. Pour parer à cet inconvénient, le mosaïste doit s'astreindre à deux règles essentielles que nos artistes en herbe doivent aussi observer :

1. Les morceaux ne doivent pas être placés au hasard, mais doivent suivre les contours du motif pour en accentuer la silhouette (comme en A). La disposition horizontale dessinée en B n'est pas bonne ; le contour serait noyé dans le fond.

2. Si le motif est foncé le fond doit être clair, et si le motif est clair, le fond doit être foncé ; c'est le moyen le plus pratique pour rendre un décor bien lisible.

Quant au *fond* de la mosaïque, on peut le traiter de trois manières : ou suivre *extérieurement* le contour du motif (comme en C), ou le composer avec des arcs concentriques, comme en D (c'est le procédé bien connu dans les pavements de rue) ou encore aligner les morceaux par assises horizontales ou verticales, comme en E. Les trois procédés sont bons, mais ne doivent pas être employés simultanément dans la même composition ; le dernier est toutefois de beaucoup le plus rapide ; on peut le recommander aux élèves les moins doués.

Avant de commencer le travail, il faudra encore recommander aux élèves de choisir des tons qui s'harmonisent et de laisser autant que possible des joints de 1 mm. de largeur, en évitant de laisser les morceaux se recouvrir mutuellement. Toutefois, il ne faut pas exiger des élèves un fini et une précision qui les décourageraient promptement ; à une certaine distance, les joints mal « bouchés » passent inaperçus.

En général, les enfants se passionnent beaucoup pour ce travail dont l'effet décoratif intense les surprend et les amuse beaucoup.

Si, faute de papiers de couleur, on préfère *peindre* la mosaïque, il faudra alors préalablement dessiner les pierres en les séparant par un joint de couleur

grise. Dans le collage, par contre, ce morcellement est inutile et même gênant, puisque les carrés ou trapèzes de papiers ne coïncideraient pas avec le dessin des pierres. Dans le choix des papiers, il est bien entendu que les feuilles de *papier glacé*, tels qu'on les trouve dans le commerce, conviennent parfaitement, d'autant mieux que la mosaïque utilise les pâtes de verres colorés, dont l'aspect est aussi brillant.

R. BERGER.

LE DESSIN DICTÉ

Encore un exercice qui permet de varier les leçons de dessin et qui intéresse beaucoup les élèves par l'imprévu du résultat. Sans en abuser, on peut le pratiquer deux ou trois fois par année avec une classe de préférence homogène. Si les élèves sont de forces trop différentes, les plus avancés perdront leur temps et les plus jeunes ne pourront suivre.

Voici comment on procède :

Le maître prépare un dessin géométrique sur une feuille de même format que celles de ses élèves, puis il en *dicte* la construction à sa classe. Ici, il peut opérer de deux façons : ou il en dicte la donnée complète, comme il le ferait pour un problème, ou il dicte successivement les opérations en laissant le temps suffisant pour les exécuter au fur et à mesure.

Le dessin dicté a une utilité évidente : il oblige l'enfant à la précision des termes et lui fait mieux connaître le vocabulaire de la géométrie. Voici par exemple un texte de dessin dicté :

(Tous les élèves sont munis d'une règle métrique et d'un compas.)

1. Tracez les deux axes transversal et longitudinal de votre feuille.
2. En reportant vos mesures de chaque côté des deux axes, pour que la figure soit bien au milieu de votre feuille, tracez un rectangle disposé en largeur et ayant 20 cm. de long et 16 de large.
3. Tracez les diagonales de ce rectangle.
4. Joignez les milieux des côtés du rectangle. La figure obtenue doit être un losange.
5. En prenant comme centre le milieu des petits côtés du rectangle, tracez un demi-cercle de 4 cm. de rayon, *extérieur* au rectangle.

On pourrait aussi continuer à compliquer de plus en plus le dessin. Mais il faut s'assurer que tous les élèves suivent bien. Juste avant la fin de l'heure, on recueille les travaux et on en fait la critique. Celle-ci sera d'autant plus facile que les dessins devront être tous identiques et que la moindre erreur sera immédiatement remarquée.

La note assignée, les élèves reprendront leurs dessins qui pourront être utilisés pour la décoration du rectangle, par exemple, dans une leçon suivante.

Pendant la dictée du dessin, le maître se gardera d'exécuter le dessin au tableau noir, sinon les élèves se contenteraient de copier machinalement les tracés du maître. On retomberait ainsi dans les vieilles méthodes surannées sans profit pour le développement des élèves. Ce n'est qu'exceptionnellement que le maître expliquera, par un croquis aussitôt effacé, ce que signifie un des termes employés.

Cet exercice exige une surveillance attentive pour empêcher toute copie sur le voisin, exactement comme dans une dictée de français.

R. BERGER.

LES DEGRÉS DE SIGNIFICATION

Texte : **Les Dents du Midi** [1].

La plus haute pointe des Dents du Midi n'offre aucune difficulté. Sauf en Engadine, il n'y a pas en Suisse beaucoup de montagnes d'égale hauteur dont l'accès soit aussi facile.

Du village de Champéry, on y monte en cinq ou six heures, sept au plus, selon le chemin que l'on prend, et les jambes que l'on a. Sur la route la plus ordinaire, un couloir escarpé, le pas de Bonavaux, pouvait autrefois donner à penser aux voyageurs novices ou timides ; maintenant on y a établi une solide barrière en fer et l'ascension ne présente plus l'ombre d'un danger. EUGÈNE RAMBERT.

Leçon

I

Un couloir peut être escarpé, plus escarpé qu'un autre, le plus escarpé de tous. De là des différences de signification dans les adjectifs.

Dans la phrase : « Le pas de Bonavaux est escarpé, mais la barrière en est solide », les adjectifs marquent simplement la qualité telle qu'on la trouve définie dans les dictionnaires. C'est le degré appelé *positif*.

Mais il se pourrait que l'auteur parlât d'un autre pas et le trouvât *moins* escarpé, *aussi* escarpé, *plus* escarpé que tel autre. L'adjectif « escarpé » serait ici employé au *comparatif*. Et la comparaison se marque à l'aide des adverbes *moins*, *aussi*, *plus*, que l'on met avant l'adjectif.

« La route *la plus ordinaire* passe par Bonavaux. » On compare encore ici la dite route aux autres chemins qui conduisent aux Dents du Midi, mais l'on constate que c'est elle que les touristes choisissent de préférence à d'autres, que c'est elle qui possède *au plus haut degré* la qualité mentionnée. Et si l'auteur avait ajouté : « La route *la moins fréquentée* part d'Evionnaz et passe par Jorat », l'expression soulignée aurait marqué la dite qualité *au moindre degré*. L'adjectif « fréquentée » et l'adjectif « ordinaire » sont au *superlatif*.

« La route par Bonavaux est *très* fréquentée. »

« Certaines dents sont *peu* accessibles. »

Ici, la qualité énoncée est portée à un très haut degré ou à un moindre degré, sans comparaison avec d'autres routes ou d'autres cimes. C'est encore le *superlatif*.

On forme donc le superlatif soit à l'aide des expressions « le plus », « le moins » placées avant l'adjectif, soit en faisant précéder l'adjectif des adverbes *très bien*, *fort*, *peu*, qui renforcent ou atténuent la signification de l'adjectif.

Remarques

1. Il y a, en français, trois adjectifs qui expriment par eux-mêmes une comparaison : *meilleur* (au lieu de « plus bon », qui ne se dit pas), *moindre* (au lieu de « plus petit »), *pire* (au lieu de « plus méchant », « plus mauvais »).

[1] Série de dents formant une large et imposante montagne que chacun admire des rives du Léman, entre Vevey et le Bouveret.

2. Les expressions « le plus » et « le moins » font au féminin « la plus », « la moins », au pluriel « les plus », « les moins ».

II

« On commence par monter *facilement ;* on avance *moins facilement* déjà dès qu'on s'engage dans le pas de Bonavaux. » L'adverbe « facilement » (complément circonstanciel des verbes « monter » et « avancer ») peut, comme l'adjectif, être renforcé ou atténué par les mots *plus*, *moins*, *assez*, *très*, *fort* et leurs équivalents. Il y a donc aussi, dans les adverbes comme dans les adjectifs, un *superlatif*.

Il y a de même un *comparatif* (plus facilement que, moins vite que, aussi prudemment que).

Remarque

On entend parfois des personnes employer au positif et au superlatif des expressions outrées ; elles diront : un rhume *formidable*, une aventure *colossale*, être *furieusement* grippé, *abominablement* laid. Gardez-vous d'écrire ou de parler ainsi : employez toujours l'expression juste, le *mot propre*. Il faut dire : un *gros* rhume, une aventure *extraordinaire* (ou peu ordinaire), être *très* grippé, *fort* laid.

Résumé.

On compte trois degrés de signification dans les adjectifs :

1° *le* **positif**, *qui exprime simplement la signification du qualificatif ;*

2° *le* **comparatif**, *qui marque un état supérieur ou inférieur à un autre ;*

3° *le* **superlatif**, *qui désigne l'état le plus élevé ou le moins élevé.*

Il y a de même un positif, un comparatif et un superlatif dans les adverbes.

Exercices.

1. *Copiez le texte suivant en soulignant d'un trait les superlatifs et de deux traits les comparatifs.*

Le Petit Poucet. — Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne qui avaient sept enfants, tous garçons. Ils étaient fort pauvres et leurs sept enfants les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait gagner sa vie. Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat et ne disait mot. Il était fort petit, et, quand il vint au monde, il n'était guère plus gros que le pouce, ce qui fit qu'on l'appela le Petit Poucet.

2. *A l'aide d'un comparatif, établissez une comparaison entre les animaux désignés dans la liste ci-dessous :*

le chien et le chat	la grenouille et le crapaud
la chèvre et le mouton	le pinson et le moineau
la chèvre et la vache	la couleuvre et la vipère

l'oie et le canard	le lézard vert et le lézard gris
le cheval et l'âne	l'aigle et le vautour

Ex. : Le chien est plus fidèle que le chat.

3. *Composez des phrases où vous ferez entrer les superlatifs suivants :*

le plus utile	très généreux
la plus odorante	fort goûté
les moins charitables	peu enviable

Ex. : La Dôle est *le plus élevé* des sommets du Jura suisse.

Ch. VIGNIER.

LES LIVRES

Commission jurassienne des cours de perfectionnement. **Conférences pédagogiques.** Ier cahier chez M. Reusser, Moutier, 86 p. in-8o. Prix : 1 fr. 30.

Un avant-propos rappelle le but de ces cours créés en 1922 et récapitule les sujets traités. Ceux de cette année sont au nombre de trois. « La géographie à l'école primaire », par M. Biermann, professeur à Lausanne. « L'enseignement du dessin à l'école », par M. Nicolet, de Porrentruy. « Hérédité et alcoolisme », par M. Oettli. Le résumé de M. Nicolet est très succinct. Les deux autres sont plus développés ; nous les avons lus avec un vif intérêt. M. Biermann a le mérite de suivre de tout près le plan d'études des écoles du Jura et d'emprunter tous ses exemples à la région même. M. Oettli, qui avant d'être le dévoué agent du Secrétariat anti-alcoolique de Lausanne fut, à Glarisegg, le plus vivant des maîtres de sciences naturelles résume d'une façon lumineuse nos connaissances actuelles sur l'hérédité : gamètes et chromosomes, détermination du sexe, jumeaux, mendélisme, transmission et altération du patrimoine héréditaire. De belle et bonne vulgarisation. P. B.

L'Etau s'ouvre, ou la tâche ardue des instituteurs-évangélistes, par Maurice Schaller, professeur à Rikatla (Mozambique). Brochure de 38 pages, avec huit dessins de l'auteur et un hors-texte. Prix : 60 centimes. « Actualités missionnaires » No 8.

Comment réagissent les indigènes à l'enseignement qui leur vient d'Europe ? Question que se sont posée, sans doute, bien des personnes qui se préoccupent de l'avenir de la race noire.

Les missionnaires font des expériences aussi curieuses qu'inattendues, parfois, dans le domaine de la pédagogie. M. Maurice Schaller, professeur à l'Ecole d'évangélistes de Rikatla, est un observateur perspicace ; il a étudié ses élèves durant les nombreuses leçons qu'il avait à leur donner. Lentement, et non sans de grandes difficultés, la science des Blancs pénètre les cerveaux indigènes ; les jeunes élèves s'initient aux habitudes d'ordre, de ponctualité qu'on leur inculque dans l'internat missionnaire. Mais le paganisme les guette et vient les poursuivre jusque dans leurs dortoirs ou leurs salles de classe. Cette brochure révèle tout un aspect de l'œuvre missionnaire, encore trop peu connu ; chacun la lira avec intérêt.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

COLLÈGE CLASSIQUE CANTONAL

COURS DE RACCORDEMENT du 11 avril au 16 juillet 1932,
pour les élèves des écoles primaires qui désirent entrer en VIe.

Age d'admission : 10 ans révolus en 1932.

Les examens auront lieu :

lundi 21 mars, à 8 h. (écrits),
mardi 22 mars, à 8 h. (oraux).

Les inscriptions sont reçues au C. C. C. dès ce jour au vendredi 18 mars. Présenter acte de naissance, certificat de vaccination et livret scolaire.

et faites une course par funiculaire du

MONTE BRÉ

933 m. s. mer

Magnifique vue sur les Alpes et sur la Lombardie. Vous y trouverez des belles promenades alpestres — une flore méridionale superbe.

Prix spéciaux et réduits pour écoles :

Fr. 1.— par élève, âge supérieur à 15 ans } instituteurs
Fr. —.80 par élève, âge inférieur à 15 ans } y compris

Direction Funiculaire Monte Bré — Lugano

Des fleurs, des chants d'oiseaux,

des brises printanières, une rive agreste !... enchantement du renouveau. **L'Hôtel-Pension,** Tea-Room (sans alcool) de **Bru/Grandson** assure à ses hôtes un séjour de vacances des plus agréables. Maison hospitalière avec tout confort moderne, grand parc, tennis. Prix modérés. Demandez prospectus illustré. Téléphone 44.47.

KOCHER
7, Rue du Pont
LAUSANNE
Tailleur 1er ordre
mesure, confection

justifiera toujours la confiance mise en lui, que vous achetiez :

UN VÊTEMENT
UN PARDESSUS ou
DE LA CHEMISERIE

PUBLICITAS S. A.

RUE PICHARD, 3 **LAUSANNE**

Gymnase Scientifique

Commencement des classes : lundi 11 avril, à 14 heures. Les élèves qui sortent du Collège scientifique cantonal ou des collèges communaux sont inscrits d'office.

Pour les autres candidats, inscriptions le lundi 21 mars à 15 h.

Examens d'admission lundi 11 avril à 7 ½ h.

Cours officiels d'allemand organisés par le **canton et la ville de St-Gall**

Etude rapide et approfondie de la langue allemande à

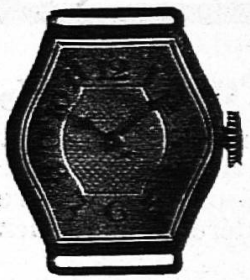
L'Institut de Jeunes Gens Dr Schmidt

sur le Rosenberg près ST-GALL

Diplôme commercial, Baccalauréats. Enseignements de tous les degrés.

L'unique école privée suisse avec cours off.

Prospect. par l'*Institut Dr Schmidt, St-Gall.*



Horlogerie de Précision

Bijouterie fine Montres en tous genres et Longines, etc. **Orfèvrerie argent et argenté.**
Réparations soignées. Prix modérés.
Belle exposition de régulateurs.
Alliances en tous genres, gravure gratuite.

E. MEYLAN-REGAMEY

11, RUE NEUVE, 11 LAUSANNE TÉLÉPHONE 23.809

10 % d'escompte aux membres du Corps enseignant.
o o Tous les prix marqués en chiffres connus. o o

PAPETERIE PAYOT

15, RUE SAINT-FRANÇOIS
(sous les locaux de la librairie)

TOUS ARTICLES DE PAPETERIE

Imprimeries Réunies S. A., Lausanne — Librairie Payot & Cie, éditeurs responsables.

LAUSANNE, 26 mars 1932 LXVIIIme ANNÉE — N° 7.

L'ÉDUCATEUR

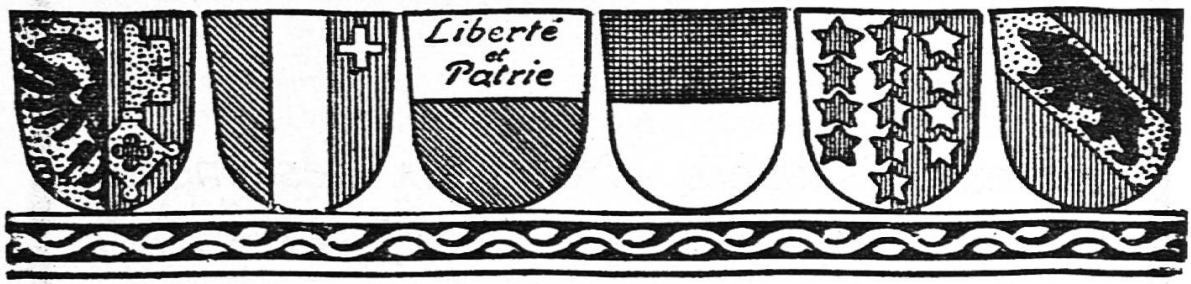
ORGANE
DE LA
SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE
ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

RÉDACTEURS :
PIERRE BOVET, Florissant, 47, Genève
ALBERT ROCHAT, Cully

COMITÉ DE RÉDACTION :
J. TISSOT, Lausanne
H.-L. GÉDET, Neuchâtel
J. MERTENAT, Delémont
H. BAUMARD, Genthod.

LIBRAIRIE PAYOT & Cie
LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHATEL
VEVEY - MONTREUX - BERNE - BALE



ABONNEMENTS : Suisse, fr. 8. Etranger, fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, fr. 10, Etranger, fr. 15.
Gérance de l'*Educateur* : LIBRAIRIE PAYOT et Cie. Compte de chèques postaux II. 125 Joindre 30 cent. à toute demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S. A., Lausanne, et à ses succursales.
SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

PÂQUES

Les livres sont
les cadeaux les plus appréciés

LIBRAIRIE PAYOT

LAUSANNE — GENÈVE — NEUCHATEL
VEVEY — MONTREUX — BERNE — BALE

GRAND CHOIX

DE LIVRES EN TOUS GENRES

Bibles - Psautiers - Nouveaux Testaments
Livres de prières - Rappelle - toi